

INTRODUCTION

Dans l'histoire de la Suède, le règne de Gustave III brille d'un éclat particulièrement vif. Il correspond en effet à une période d'une grande activité culturelle inspirée par le roi lui-même, une époque qui, sur le plan des idées et des influences, rapproche la Suède du continent européen. À travers toute l'Europe, le français est le véhicule de la pensée et l'on parle français dans les cours de Moscou, de Berlin, de Vienne, tout comme à la Cour de Stockholm. Gustave III est sans doute le plus cosmopolite et le plus francophile des souverains de Suède. Parmi ceux qui ont le plus contribué à donner au monarque suédois son amour de la France, il faut mentionner les ambassadeurs de Suède à la Cour de Versailles et en premier lieu Gustav Philip, comte de Creutz, qui fut ambassadeur de Suède à Paris de 1766 à 1783. Il était bien placé pour donner à Gustave III une image vivante de la Cour de Versailles et du monde littéraire et artistique parisien.

Le comte de Creutz nous a laissé une correspondance en français considérable, tant en volume qu'en qualité. C'est une mine de renseignements pour l'histoire culturelle et politique de la France et pour les relations franco-suédoises. La plupart de ses lettres sont demeurées inédites jusqu'en 1987. C'est alors que j'en ai édité une collection, écrite entre 1766 et 1770 ¹. Georges Mary, pour sa part, a publié des lettres adressées par Creutz à Gustave III entre 1779 et 1780 ². Dans le présent ouvrage sont reproduites un grand nombre de lettres et apostilles restées inédites. Elles datent des années 1771-1783 et, même du côté français, on n'a pas manqué de se demander pourquoi les lettres de Creutz n'avaient pas été éditées plus tôt. On verra par exemple ce qu'écrit l'historien A. Geoffroy à ce sujet dès 1867 ³.

ENFANCE ET JEUNESSE DU COMTE DE CREUTZ

Gustav Philip, comte de Creutz, naquit en 1731 à Anjala en Finlande, à l'époque province suédoise. Il était le fils de Carl, comte de Creutz (1685-1740), officier, et de Barbro Helena Wrede (1685-1740). Il fut élevé au manoir de Malmgård dans une atmosphère de piété et dans le culte des humanités. La famille n'était guère aisée, mais le jeune Gustav Philip eut la possibilité de faire des études de sciences et de lettres à l'université de Åbo.

En 1751, Creutz se rendit à Stockholm où il obtint un poste à la Chancellerie. Il y fit la connaissance de son futur bienfaiteur, Claes Ekeblad, qui avait succédé au célèbre Carl Gustaf Tessin comme Président de la Chancellerie ⁴.

Spirituel et charmant, Creutz fut vite apprécié par la haute société de Stockholm. Il écrivait alors des poèmes qui, par leur grâce et leur élégance, lui ont donné la réputation de poète national. Son œuvre la plus marquante demeure *Atis et Camilla*. Il est facile de constater qu'il a subi l'influence d'un certain nombre d'écrivains tant français qu'anglais : Boileau, Racine, Fontenelle, Voltaire, Rousseau, Thomson et Pope sont ses écrivains favoris.

Vers la fin des années 1750, Creutz eut ses entrées à la Cour de Suède après avoir été nommé chevalier du jeune prince Frédéric (1750-1803). Cette période de sa vie est importante, surtout grâce aux liens qu'il noua alors avec le Prince Royal, le futur Gustave III (1746-1792) et avec Carl Fredrik Scheffer (1715-1786), le précepteur du Prince. Scheffer avait été ministre plénipotentiaire à Paris entre 1743 et 1752 et était fort bien vu à la Cour de France – il faisait même partie des initiés à la diplomatie secrète de Louis XV. De retour en Suède, il entretint une correspondance importante avec ses amis français, entre autres Madame Du Deffand. Il comptait au nombre des hommes politiques qui avaient une certaine influence et travaillaient activement à rapprocher les Cours de Suède et de France. En 1756, il remplaça Tessin comme précepteur auprès du Prince Royal, poste qu'il occupa jusqu'en 1762. Le titre de comte lui fut conféré en 1766. Scheffer, qui joua un rôle majeur dans l'éducation du futur Gustave III, contribua à lui donner le goût de la culture française et sa connaissance de la langue. Toute sa vie, il demeura le confident et le conseiller du roi. Nous verrons au fil de notre correspondance que son nom figure fréquemment, tout comme celui de son frère, Ulric Scheffer, prédécesseur de Creutz à Paris ⁵.

Le français avait détrôné le latin comme langue diplomatique et culturelle même dans le Nord. La mère de Gustave III, Louise Ulrique (1720-1782), sœur de Frédéric II de Prusse, était aussi francophile que francophone et tenait à donner à ses enfants une éducation française. Dans l'ouvrage de M. Fumaroli, *Quand l'Europe parlait français* (2001), on trouve une documentation très riche sur la faveur dont jouissait la langue française au Siècle des Lumières.

Tant Scheffer que Creutz ont joué un rôle fort important dans la vie de Gustave III. Le Prince Royal Gustave a dit dans une lettre adressée à Creutz, en date du 21 mars 1765, tout le prix qu'il attachait à leurs conversations qui portaient sur l'art et la littérature, sujets qui lui étaient chers. Il a 19 ans lorsqu'il écrit ⁶ :

« Je me rappelle toujours avec un plaisir mêlé de regret ces soupers que nous faisions à Drottningholm et ces conversations délicates et agréables qui ont servi tant à me former l'esprit. Je vous assure que je vous en ai encore beaucoup de reconnaissance et que je chercherai toujours les occasions de vous la manifester. »

En 1762, le comte de Creutz fut nommé ministre plénipotentiaire de Suède près la Cour d'Espagne. Il quitta Stockholm en 1763 et, sur la route de Madrid, il s'arrêta à Paris. Pour des raisons de santé, il dut y séjourner plusieurs mois, mais sa maladie ne l'empêcha pas de profiter de ce séjour. Il se fit vite beaucoup d'amis et fut accueilli dans les salons à la mode. Chez Madame d'Aiguillon, il fit la connaissance de la comtesse d'Egmont, chez Madame Geoffrin il rencontra, entre autres, David Hume, d'Alembert et Marmontel. Il fut aussi présenté à la Cour de France, à Madame de Pompadour. C'est avec le plus grand regret que Creutz quitta Paris en mai 1764 pour se rendre en Espagne. Il fit cependant un long détour par Genève pour consulter le célèbre médecin Tronchin et pour rendre visite à Voltaire à Ferney. Cette visite était un hommage au philosophe qui l'avait le plus inspiré et elle renforça encore son admiration pour le maître de Ferney. De Madrid, il écrit à David Hume le 4 février 1765 ⁷ :

« Ce phénomène de notre siècle est encore plus étonnant dans sa conversation que dans ses écrits. L'ardeur de son âme paroît dans ses yeux. Je ne crois jamais qu'un homme plus aimable ait encore existé [...]. Dans la chaleur de la conversation il ne paroît avoir que trente

ans. La fraîcheur de son génie fait disparaître les rides de son visage. Une mémoire prodigieuse luy fournit les traits les plus heureux de tout ce que l'histoire et les annales du monde offrent de plus intéressant. [...] Quelques fois il se promène dans les vastes champs de l'imagination, les livres du destin sont ouverts pour luy. Il voit dans 50 ans d'ici la raison universelle étendre son empire sur l'univers. L'Asie n'aura plus d'esclaves ; l'Europe plus de préjugés. Toutes les nations seront libres et tous les hommes philosophes. »

Voltaire estimait beaucoup Creutz, à en juger d'après trois lettres, datées du 21 mai 1764, qui évoquent sa rencontre avec le ministre suédois. Voltaire écrit à Marmontel : « Mon cher confrère, je n'ai eu chez moi Mr le comte de Creutz qu'un jour. J'aurais voulu passer ma vie avec lui ⁸. » Il écrit le même jour à Madame Geoffrin : « M^r. le comte de Creutz, Madame, était bien digne de vous connaître, il mérite tout ce que vous m'avez fait l'honneur de me dire de lui [...]. Il faut que la tête ait tourné au Sénat de Suède pour ne pas laisser un tel homme en France. Il y aurait fait du bien et il est impossible d'en faire en Espagne ⁹. »

Creutz ne se plaisait pas en Espagne, dont il n'aimait ni le climat ni les mœurs. Au début de l'année 1765, il écrit au Prince Royal Gustave une lettre qui témoigne au plus haut degré de son amour pour la civilisation française, de sa francophilie et de son culte pour les Lumières ¹⁰ :

« Monseigneur,

Les bontés que Votre Altesse Royale a toujours eues pour moi, et la manière gracieuse dont Elle s'est exprimée sur mon sujet à un de mes amis, m'enhardissent à Luy présenter mes hommages. Permettés, Monseigneur, que je jouisse de la suprême satisfaction de les adresser moi-même à un Prince que j'adore et auquel je me suis dévoué pour le reste de mes jours.

Dans les differens pays que j'ay parcourus le plaisir le plus délicieux pour moi a été de voir combien Votre Altesse Royale devient de jour en jour plus chère au philosophes et aux gens éclairés. Dans ce Siècle de lumière et de tenebre, où les verités et les prejugués triomphent tour à tour, où l'on bannit les jesuites et brule Calas, où

l'on est souvent philosophe par legereté et aveugle par Système, ces hommes privilegiés qui s'intéressent pour les progrès de la raison, esperent beaucoup, mais craignent encore plus. J'ay eu la satisfaction de les consoler, en leur depeignant un prince qui cultive Luy même les lettres et qui sera un jour le protecteur des arts, les délices et l'honneur de l'humanité. Mes entretiens avec le celebre Hume ont roulé cent fois sur ce sujet. Je luy ai inspiré une envie extreme de voir la Suede. Il voudroit connoitre une Reine philosophe ¹¹, qui par Son genie et Sa grandeur d'ame a etonnée l'Europe, et un jeune Prince qui, à l'âge de Seize ans, preferoit déjà Les ouvrages fortement pensés et remplis de lumiere à ceux de frivolité et de pur agrement. J'ose le dire : Les yeux de l'Europe sont fixés sur Votre Altesse Royale. Quand on considère l'esperance de tant de Royaumes cette belle partie du monde paroît menacée de retomber sous l'empire de l'ignorance et de la superstition. Il fut un tems où la philosophie estoit condamnée aux flammes ; il en est un où elle est assise sur le trône. Berlin est un asile sacré pour elle ¹². On luy érige des autels à Londres. On l'honore, on la caresse dans le Nord. Mais dans des regions plus favorisées de la Nature, où le frottement des esprits a produit de tout tems des verités neuves et hardies, fugitive ou exprimée, elle languit dans l'exil, ou gemit dans le silence. J'ay vu en France des ouvrages immortels, pleins de vües lumineuses qui interessoit l'humanité, que leurs auteurs ont condamnés à ne jamais voir le jour. Ils preferent l'obscurité à la celebrite, de peur que La philosophie n'essuie de nouveaux outrages. C'est par Vous, Monseigneur, qu'ils forment dans leur retraite des vœux Timides. Vous seul pouvez un jour les encourager à en Sortir. Votre Altesse Royale a pour Elle l'exemple d'une grande Reine qui lui a donné le jour, celui d'un grand Roy auquel Elle tient par le Sang, son courage, son génie et la fraîcheur de l'âge où l'on secoue les prejugsés.

Monsieur de Voltaire prouve bien jusqu'à quel point Vous interessés les gens de lettres. Cet Illustre vieillard

versoit des larmes en apprenant que Votre Altesse Royale Savait la Henriade par cœur. *Je l'avois bien composée*, dit-il, *dans l'idée de servir de leçon aux Roys, mais je n'esperois pas qu'elle fructifiassé dans le Nord. J'avois tort : le Nord a toujours produit des héros et de grands hommes.*

Cet homme celebre ne s'est pas lassé de s'informer des moindres circonstances qui regardoient Votre Altesse Royale. *Je suis vieux et aveugle*, poursuivit-il, *je vais bientôt sortir de la vie, mais si tout ce que vous me dites là est vrai, je meurs content, car dans cinquante ans d'ici l'Europe n'aura plus de prejugués.* Il se trompe surement, mais c'est du moins une belle vision et Votre Altesse Royale seroit digne de la réaliser.

Il s'en faut bien que la raison universelle ait encore assés etendu son empire pour operer une revolution aussi Salutaire. La plus grande partie de l'Europe croupit encore dans la plus honteuse ignorance. Les Pirenées, sur tout, sont à mon avis les barrières du monde éclairé. Depuis que je suis ici, il me paroît que le genre humain soit arrieré de dix Siècles. Les habitans de ces tristes climats sont fiers de leur aveuglement. Leur genie, aussi desséché que leurs campagnes, ne forme que des productions Steriles et ne s'eleve que par sauts et par bonds. Le peuple dont la subsistance est devorée par les moines, écrasé sous le poids de la Superstition, n'a pas même La force d'en gemir. Ce peuple est pourtant né courageux, doux, bienfaisant. »

Il est facile de comprendre la joie immense qu'éprouva Creutz, en 1762, lorsqu'il fut nommé ministre plénipotentiaire de Suède en France. Il « respire enfin » dit-il avec éloquence dans sa première lettre de Paris adressée au comte d'Ekeblad, en date du 16 mai 1766 ¹³:

« Je respire enfin ; les soins, les details minutieux, les embarras de mon avenir sont finis ; je suis etabli et en état de remplir le plus doux de mes devoirs, celui de rendre les hommages a mon bienfaiteur.

Le bonheur dont je jouis est l'ouvrage de Votre Excellence : mon cœur se felicite de le luy devoir et il aime à luy en rendre compte.

C'est une rare faveur du sort de se voir établi à demeure dans un pays où la douceur de la société console les hommes des maux attachés à l'humanité, où les lumières de la raison ont fait plus de progrès que dans la plus part des autres pays ; où tous les arts créent sans cesse de nouveaux chefs d'oeuvres, où des hommes supérieurs dans tous les genres contribuent à vous éclairer l'esprit [...]. »

LA VIE DE CREUTZ À PARIS

Creutz s'installa dans l'élégant petit hôtel de Bonnac au 120, rue de Grenelle, en face de l'Hôtel de la Marche, près du couvent princier de Pantemont et de l'Hôtel de Villars, aujourd'hui mairie du VII^e arrondissement. Le comte de Bonnac d'Usson, plus tard ambassadeur de France à Stockholm (1774-1782), en était le propriétaire. Malheureusement, cette belle demeure fut démolie en 1828, ainsi que le Couvent des Carmélites, qui la jouxtait. Mais grâce à la minute d'estimation, demandée en 1768, avant la licitation de l'hôtel, nous avons une description qui nous permet d'évoquer la demeure de Creutz ¹⁴. L'hôtel comprenait, en plus d'un corps de logis de neuf croisées de face sur la rue, deux ailes en retour sur la cour. Au rez-de-chaussée du bâtiment, un appartement communiquait directement avec le jardin par une porte-croisée cintrée encadrée de deux colonnes doriques qui soutenaient le balcon du premier étage. Le bâtiment comportait aussi un second étage aux pièces mansardées. L'aile droite était occupée par les écuries et les remises pour les carrosses. Une rangée de marronniers séparait la cour du jardin, qui était d'un grand agrément. Une allée sablée traversait de chaque côté des « boulingrins » garnis de platebandes. Au fond du jardin était construite une orangerie. On y trouvait aussi une salle de verdure, un groupe de marbre blanc sculpté représentant deux enfants et un bélier, d'autres statues et vases sculptés. La légation comprenait également une chapelle où régnait le bon pasteur Baër ¹⁵. Vers la fin des années 1770, le comte d'Usson offrit à l'État suédois d'acheter son hôtel. La proposition fut pourtant déclinée et Creutz fut obligé de trouver un logement plus modeste, place du Vieux-Louvre. Il reste peu de témoignages sur cette demeure. Nous savons

que le jeune baron Herman Fleming af Liebelitz (1763-1808), apparenté à Creutz, et de passage à Paris du 25 juin 1782 au 1^{er} novembre 1782, y reçut une hospitalité généreuse et apprécia surtout la bibliothèque « superbe », riche aussi bien des ouvrages très précieux que des plus récents. Nous savons aussi qu'à l'occasion de la fête donnée en l'honneur du Dauphin, en 1781, Creutz fit remplir de vin les fontaines de la place devant sa maison et que l'illumination de sa maison eut beaucoup de succès (voir lettre 190).

Nombreux sont les contemporains qui témoignent du goût exquis qui régnait dans l'ambassade de Suède. L'ameublement, les tableaux, la bibliothèque et l'argenterie de Creutz étaient célèbres. Le jeune comte d'Ekeblad (1742-1808), au service de la France de 1767 à 1776, écrit à sa mère ¹⁶ :

« Sa maison est délicieuse toujours beaucoup de monde ; et à juger par la figure qu'il fait on le prendroit pour millionnaire, car peu de ministres Vivent ici comme lui ; l'ameublement de sa maison sans être riche est du dernier gout, et d'autant plus précieux que l'on trouve chez lui une collection de tableaux des plus fameux peintres de Paris. »

Boucher, Oudry, Vernet, Taraval, Wertmüller, Lafrensen, Roslin et Sergel ont, en effet, décoré et embelli la résidence de Creutz. Roslin eut l'occasion de faire son portrait dès 1764. Dans sa biographie consacrée à Roslin, Gunnar Lundberg souligne que l'amitié qui liait le peintre à notre diplomate était pour l'artiste d'une grande importance, car c'est dans les salons de l'hôtel de Bonnac que Roslin rencontra les personnalités les plus en vue à l'époque ¹⁷. Le catalogue du Salon de 1767 fait état de six tableaux appartenant à Creutz et exécutés par le peintre allemand Filip Jakob Louthembourg. Diderot écrit à propos de cet artiste à Sophie Volland en octobre 1767 ¹⁸ : « le comte de Kreutz est en extase devant ses tableaux ou devant la femme du peintre qui est jolie, et plus galante encore. » (La femme de Louthembourg était connue sous le nom de « la veuve Barbe Burlât ».) Au Salon de cette même année fut aussi exposée une autre œuvre de la collection de Creutz, *Vénus et Adonis* de Taraval, qui se trouve aujourd'hui à Stockholm, au Musée National.

À l'instar de ses prédécesseurs, Creutz dut constater que les émoluments, 5 900 rixdales par an, qu'il recevait de son gouvernement ne suffisaient pas si l'on voulait représenter dignement son pays et

se faire valoir à Paris. Et Creutz aimait à représenter. Des témoignages contemporains racontent que, lorsqu'il accompagnait la Cour à Fontainebleau et à Compiègne, il voyageait dans un carrosse attelé de six chevaux tandis qu'il amenait un maître d'hôtel, deux valets de chambre, trois laquais, un cocher, un postillon, un valet d'écurie, un cuisinier et un garçon d'office. C'était donc une suite digne d'un grand seigneur. Le 28 avril 1776, Creutz écrit avec fierté à Gustave III (lettre 72) :

« Je donne plus souvent à souper à ce qu'on appelle La bonne compagnie et j'ay l'agrement de voir que tout ce qu'il y a de plus considérables à la cour et à la ville s'empresse à venir chez moi. Quand L'ambassadeur d'Espagne et M^r. de Mercy prie quarante personnes à Souper il y en a vingt qui s'excusent parce qu'ils arrangent mal leur sociétés. Ce désagrément ne m'est jamais arrivé. L'idée d'avoir mis en bas reliefs sur ma vaisselle les actions de Votre Majesté a eu un prodigieux succès. [...] Mais à Paris qui est le centre où tous les étrangers arrivent il est plus nécessaire que partout ailleurs de Soutenir l'honneur de Sa cour par une manière de vivre noble et décente. Et la considération qu'on acquiert par là influe prodigieusement sur les succès des affaires mêmes. »

Certes, ce train de vie était fort coûteux. Ajoutons que Creutz était un joueur acharné et l'on comprend que les louis se soient envolés. On sait que les jeux de hasard étaient devenus une passion pour beaucoup de personnes à cette époque. En dépit des interdits, on jouait chez les grands seigneurs, chez les ministres étrangers ou à la Cour chez Marie-Antoinette (voir pp. 441-442). Pendant toute son ambassade, Creutz connut des difficultés financières. Il était en effet fort endetté lors qu'il quitta la France à la fin de sa mission. Pour l'aider, Gustave III lui acheta entre autres ses tableaux et son service en argent exécuté par l'orfèvre Robert Joseph Auguste. Cette précieuse argenterie est toujours la propriété de la famille royale et en usage lors des grands dîners.

Pendant ses dix-sept années parisiennes, Creutz fut très apprécié. Il faisait partie des diplomates étrangers qui donnaient le ton et il était reçu partout. Il fréquentait tant le salon de Madame Du Defand que ceux de Madame Geoffrin, de Mademoiselle de Lespinasse et de Madame Necker. Louis XV le tenait en haute estime. Il fut le

premier diplomate à faire sa cour à Madame du Barry. Cela ne l'a pourtant pas empêché de conserver l'amitié du duc et de la duchesse de Choiseul et d'être en faveur auprès du nouveau couple royal. À Marly et au Petit Trianon, il était souvent invité à s'asseoir à la table de jeu de la jeune Marie-Antoinette. Il adorait recevoir et s'entourer surtout de gens de lettres, d'artistes et de musiciens. Chez lui on rencontrait Diderot, Marmontel, d'Alembert, Grimm, Helvétius, Galiani et Grétry. Le nom de Creutz figure fréquemment dans les correspondances et les gazettes de l'époque. Dans ses *Mémoires*, Marmontel trace ce portrait ¹⁹ :

« l'un des hommes qui m'a le plus chéri, et que j'ai le plus tendrement aimé, a été le comte de Creutz. Il étoit aussi de la société littéraire et des dîners de Mme Geoffrin ; moins empressé à plaire, moins occupé du soin d'attirer l'attention, souvent pensif, plus souvent distrait, mais le plus charmant des convives, lorsque, sans distraction, il se livroit à nous. C'étoit à lui que la nature avoit donné, par excellence, la sensibilité, la chaleur, la délicatesse du sens moral et de celui du goût, l'amour du beau dans tous les genres, et la passion du génie comme celle de la vertu : c'étoit à lui qu'elle avoit accordé le don d'exprimer et de peindre en traits de feu tout ce qui avoit frappé son imagination, ou vivement saisi son âme : jamais homme n'est né poète, si celui-là ne l'étoit pas. Jeune encore, et l'esprit orné d'une instruction prodigieuse, parlant le français comme nous, et presque toutes les langues de l'Europe comme la sienne, sans compter les langues savantes, versé dans tous les genres de littérature ancienne et moderne, parlant de chimie en chimiste, d'histoire naturelle en disciple de Linneus [...] il étoit pour nous une source d'instructions embellies par la plus brillante éloquence. »

Creutz avait rencontré Marmontel dans le salon de Madame Geoffrin, dès son premier séjour à Paris. Comme Madame Monique Delhoume-Sanciaud le dit dans sa thèse consacrée à Marmontel, ce fut « le coup de foudre réciproque » et le commencement d'une amitié qui devait durer toute leurs vies. Marmontel, philosophe à la mode pendant le Siècle des Lumières et aujourd'hui presque oublié, figure fréquemment dans la correspondance de Creutz.

Ce qui caractérisait surtout le comte de Creutz et éveillait la sympathie de son entourage, c'était sa vivacité d'esprit, son amabilité et sa sensibilité. À en juger d'après les témoignages contemporains, il semble que ce soit seulement aux yeux de Madame Du Deffand qu'il ne pût entièrement trouver grâce. Elle se moque de sa sensibilité. Son « âme est gonflée de sentiments, écrit-elle à la duchesse de Choiseul, il en a tant et tant d'idées que, ne pouvant les exprimer toutes à la fois, il n'en peut articuler aucune ²⁰ ». Selon Madame Du Deffand, Creutz avait une certaine difficulté à prononcer les *g* sonores. Un jour, il appela la ravissante duchesse de Choiseul « mon anche » au lieu de « mon ange », chose que Madame Du Deffand n'oublia jamais. Elle écrit ainsi à la duchesse le 9 avril 1771 ²¹ : « Le pauvre Creutz vous trouve toujours un *anche* et me parle sans cesse de vous. C'est ma compagnie la plus assidue, ainsi que l'ambassadeur d'Angleterre. Vous voyez qu'il n'y a pas de quoi mourir de rire ; mais ce sont des bonnes gens, d'honnêtes gens. » Elle poursuit le 11 septembre de la même année ²² : « Oui, M. de Creutz a raison : *vous êtes un anche métamorphosé en femme.* » Madame Du Deffand n'appréciait pas non plus les dîners du ministre. « Aller chez M. de Creutz me paraît terrible ; mais passer ma soirée seule est encore pis », écrit-elle à Walpole à la date du 30 novembre 1767 ²³. Ses sarcasmes s'expliquent certainement en partie par le fait que Creutz fréquentait les salons concurrents et plaisait trop à certains de ses ennemis qui se trouvaient parmi les philosophes. Elle dit à Walpole, en automne 1766, qu'elle avait pris le ministre de Suède pour un homme d'esprit, mais qu'elle a compris qu'il est un « pédant, un doucereux, un flagorneur, un admirateur des philosophes modernes ²⁴ ». Madame Du Deffand paraît pourtant avoir de plus en plus apprécié Creutz : elle le mentionne souvent dans ses lettres et loue surtout sa fidélité. Après la chute de Choiseul, elle écrit le 21 mars 1771 ²⁵ : « Il n'y a que le pauvre Creutz qui se soit garanti de la gangrène qui a gagné tous ces Suédois et qui est resté bon, franc, loyal, galant homme et plein d'amour pour M. de Choiseul. Aussi en ai-je infiniment pour lui. »

Creutz avait sans aucun doute un cœur généreux. On voit à travers sa correspondance qu'il prend grand soin des nombreux jeunes Suédois de passage à Paris et s'intéresse beaucoup au sort de ses domestiques. Il fait ainsi de grands efforts pour qu'on trouve un ancien domestique, Malmquist « qui m'a servi avec bien de la fidélité

et qui doit se trouver dans le besoins [...] ; il s'agit de tirer un malheureux de la misere ²⁶ ».

La distraction de Creutz, évoquée par Marmontel, était légendaire et faisait l'objet de maintes anecdotes amusantes. Le compositeur Grétry écrit ²⁷ :

« Il accroche et emporte, sans le savoir, avec la garde de son épée, la perruque du vieux maréchal de Richelieu, qui étoit assis plus bas que lui au spectacle : on a beau crier, il n'entend rien, et va gravement se promener dans les foyers, jusqu'au moment où on lui fait remarque son nœud d'épée. [...] Il a l'honneur d'annoncer au roi le mariage d'un prince de Suède. Après avoir fouillé dans sa poche, il présente sa main au roi, mais les lettres de sa cour sont restées chez lui. Il entre dans la loge de madame *Laruelle*. Dépêchez-vous, madame ; – il sort, ferme la porte à double tour, emporte la clé et rentre dans la salle. »

L'HOSPITALITÉ DE L'AMBASSADEUR

On sait que Paris était une étape obligée dans le grand parcours de formation intellectuelle, artistique et militaire pendant le XVIII^e siècle. Pour les Suédois, la demeure de Creutz était le meilleur des relais. Sa maison était toujours ouverte à de nombreux artistes et aux jeunes nobles suédois qui venaient en France pour faire fortune ou recevoir une éducation française. Citons par exemple Pierre Adolphe Hall, Elias Martin, Johan Tobias Sergel, les barons de Staël, de Stedingk, de Strömfelt, de Ramel et de Taube, les comtes d'Ekeblad et de Brahe ou encore Axel de Fersen.

La colonie suédoise présente à Paris pendant le XVIII^e siècle mériterait un chapitre particulier dans l'histoire culturelle de la Suède. Il nous faut mentionner ici les jeunes officiers de la noblesse suédoise venus à Paris pour entrer au service de la France dans le régiment du « Royal Suédois ²⁸ ». Grâce à l'hospitalité du ministre et à sa position à la Cour, les officiers et les Suédois voyageant en France étaient accueillis dans la meilleure société à Paris et à Versailles. Rentrés en Suède, ils jouèrent un rôle important en y répandant la culture française.

Trois noms surtout, parmi ceux des Suédois accueillis à Versailles pendant la première partie du règne de Louis XVI, sont mêlés presque également à l'histoire de Gustave III et à celle de la Suède : le baron de Stedingk, le baron de Staël et le comte de Fersen. Tous trois doivent en grande partie au comte de Creutz la position qu'ils ont obtenue à la Cour de France et le rôle qu'ils ont tenu dans l'histoire des relations franco-suédoises²⁹. Ils trouvaient auprès de Louis XVI et de Marie-Antoinette un excellent accueil. Le comte de Stedingk, trop peu connu aujourd'hui, sut se faire une place à part dans le groupe de ses compatriotes fort en vue. Creutz écrit le 7 mars 1779 (lettre 144) :

« Tous les Suedois reussissent ici au dela de ce qu'on peut imaginer, on les trouve aimables, instruits et de la meilleure compagnie du monde, mais Monsieur de Steding l'emporte maintenant sur tous les autres. Mesdames de la Marck, de Bouffler et de Luxembourg ne peuvent plus se passer de luy, elles l'amenent avec elles à la campagne et en ville elles se l'arrachent. D'un autre coté tous les militaires font de luy le plus grand cas, le Marechal de Broglie l'avoit recommandé au Roy et aux ministres et il auroit eu surement une place convenable s'il avoit voulu, mais il n'a pu se resoudre de quitter un maitre qu'il adore et auquel il voue toute sa vie. C'est un garçon bien interessant par le desinterressement de ses sentimens, par son attachement pur et fidèle pour Votre Majesté, c'est par la qu'il m'est devenu cher. Votre Majesté a là un serviteur sur lequel elle peut bien compter et qui se jetterai au feu pour elle. C'est cela qui fait aussi que Madame de Bouffler l'aime tant. »

D'après Geffroy, Marie-Antoinette aurait souhaité que ce fût Stedingk qui épousât Mademoiselle Necker. Mais il tenait trop à sa liberté et la reine s'engagea alors pour arranger le mariage entre la riche héritière et le baron de Staël (voir pp. 512-515).

Cependant, les visites de ces compatriotes ne furent pas toujours des expériences réussies. Le 3 avril 1777, Creutz écrit à Scheffer³⁰ : « Quoique plusieurs Suedois Sont partis il reste encore ici un très grand nombre. Jamais il y en a tant eu à la fois ici. Il y en a qui me donnent beaucoup d'embarras, mais Brahe, Stael et Stierneld m'en consolent par la sagesse de leur conduite. » Il est vrai que Creutz

avait beaucoup de soucis avec certains. Il était chargé de les accueillir et de les guider dans le réseau complexe de la capitale. Les dettes du jeune Jennings, entre autres, lui causèrent de nombreuses difficultés en 1776 : « il est impossible de le faire partir », se plaint l'ambassadeur dans une apostille du 19 décembre. Certains d'entre eux furent même mis en prison. Le 6 avril 1778, Creutz écrit ainsi à Gustave III (lettre 115) :

« M^r. de Strömfeld a été enfermé pour dette, je l'ai fait sortir en répondant qu'il ne partirait point sans les payer. Comme il a été très bien reçu dans toutes les sociétés et très bien traité à la cour j'ai été obligé à cette démarche pour l'honneur de la nation, je supplie Votre Majesté de daigner engager ses parents à venir à son secours. Avec vingt mille francs il sera rendu à la famille. Sa conduite d'a[i]lleurs a été décente. »

Parfois l'ambassadeur devait même les loger, ce qui, bien sûr, impliquait des frais. Il en parle dans une lettre au roi écrite le 10 avril 1779 (lettre 146) :

« Le pauvre Stael se trouve dans une situation qui fait pitié. [...] Je tache de venir autant que je peux à son secours. Mais j'ai tant fait pour les Suédois qui se sont trouvés dans le besoin que mes moyens s'épuisent à la fin. Ils m'ont déjà coûté près de 60 mille francs. M^r. de Springporten se trouve aussi sans le sou. »

Göran Magnus Sprengtporten surtout lui causa beaucoup d'embarras. Il demanda par l'intermédiaire de Creutz un emploi dans l'armée française, mais son caractère difficile et ses mauvaises affaires désespérèrent notre ambassadeur. De nombreux Suédois quittaient aussi la France sans avoir payé leurs dettes et figuraient dans le registre de la police. Dans une apostille adressée à Ulric Scheffer le 17 avril 1781, nous lisons : « C'est dans ce moment qu'on éprouve l'inconvénient de permettre indistinctement à tous les Suédois d'aller à Paris. La plus part s'attirent des dettes et finissent par être enfermés. L'embarras qu'ils me donnent n'est pas de mes moindres soucis³¹. » Le poète suédois Lidner, par exemple, ne vola pas seulement des parties de l'opéra de Creutz : il lui déroba aussi ses livres et ses pantalons (voir lettre 196)...

Parmi les jeunes aristocrates qui bénéficiaient de l'hospitalité de Creutz à Paris, vers la fin de son ambassade, se trouvait son neveu le

comte Fabian Wrede. Il faisait partie de la suite de Gustave III lors de son voyage à Spa en 1779. Il accompagna ensuite le comte de Creutz à Paris, où il demeura jusqu'en 1781. Ce jeune neveu, qui épousa en France une riche héritière, la comtesse de Sparre, nous a laissé un témoignage en suédois de son séjour parisien entre 1779 et 1781. Paris était, selon lui, la meilleure école pour former un jeune homme. Nous le traduisons littéralement ³² :

« La Cour et l'aristocratie possédaient encore la courtoisie de la vieille France et un grand nombre de personnalités intéressantes se trouvaient alors dans cette capitale, mais elles quittèrent Paris à la suite de la Révolution. Le Comte de Creutz était lui-même un vieil et aimable membre de ce grand monde. Une personnalité heureuse, une imagination enjouée lui donnaient un prix absolument personnel. Il avait des lumières sur tout, il parlait avec facilité, il était tolérant, dégagé de tout problème religieux, éminent, mais malheureux au jeu. Aussi le regardait-on tantôt comme un philosophe, un homme d'État, un écrivain, un courtisan, un "roué", mais il était toujours aimé. Son crédit auprès de la reine donnait plus de prix à sa réputation à la Cour. Son génie, la tournure de son esprit léger et heureux charmait cette société et toutes les personnes d'un certain renom étaient en relation avec lui. Le poète, l'artiste, le compositeur se nourrissaient de son imagination. L'acteur, la danseuse interrogeaient son goût, chaque grand talent, chaque grand mérite était rehaussé par lui avec un enthousiasme qui devait flatter parce qu'il venait toujours du cœur et d'un goût raffiné. »